

CHAPITRE IV

Mac-Benac, ou le Temple de la Pourriture

À bord, survint un incident, qui me combla de joie, tout en me permettant de rendre service à un collègue. Le médecin du *Meinam*, — le bâtiment faisant les stations de l'Inde, — était obligé de se rendre à Yokohama dans le plus bref délai, pour régler des affaires d'intérêt urgentes, la succession d'un parent établi au Japon et mort récemment; il me demandait, avec les plus vives instances, de le remplacer au moins pendant quelques mois sur son bateau. On juge si cela tombait bien pour moi. J'allais donc pouvoir rester de longs mois dans cette Inde, que je désirais tant étudier et dont je voulais explorer les mystères, depuis les révélations de Carbuccia. Ce fut, en réalité, mon collègue qui me rendit service.

L'agent de la compagnie se mit vite d'accord avec les commandants des deux navires, pour autoriser cette permutation, et, deux heures après, j'étais embarqué à bord du *Meinam*, qui faisait la navette entre Pointe-de-Galle, Pondichéry, Madras et Calcutta.

Autre coïncidence heureuse, il n'y avait pas de temps perdu pour moi: le *Meinam* partait le soir même. Deux jours après, nous arrivions à Pondichéry, capitale des possessions françaises de l'Inde.

On sait que de ce vaste empire colonial, que nos rois et le courage des gentilshommes de l'époque nous avaient acquis, il reste aujourd'hui peu de chose: Pondichéry, Karikal, Mahé, quelques villages ou aldées, enfin Chandernagor, maigres enclaves dans le territoire anglais.

Pondichéry, qui seule va nous occuper un instant, est une rade foraine. Le bâtiment est obligé de mouiller assez loin de terre, et l'on prend, pour descendre, des barques spéciales très légères et très profondes, de grandes pirogues conduites par douze noirs vigoureux, qui ont fort à faire; car il s'agit de franchir la barre, c'est-à-dire les grosses vagues qui se forment à environ un mille de la côte.

Tous ces noirs ont le lingam au bras. — non le lingam ailé des hauts grades lucifériens, mais l'amulette ordinaire; — néanmoins, l'influence satanique se fait sentir, dans ce pays, même en dehors des fakirs, vrais initiés. Ainsi, ces noirs chantent, pendant la traversée, une mélodie qui doit leur rendre favorables, espèrent-ils, les esprits de la mer, dont le chef est Hizarbin. Or, cet Hizarbin, je l'ai su plus tard, est précisément le nom que les occultistes donnent à un démon comme génie des mers. D'autre part, ce chant étrange est un mêli-mêlo de diverses langues orientales, où l'arabe domine; et j'ai remarqué que, dans cette mélodie, le nom d'Hizarbin revient souvent mêlé à celui d'Eblis, qui est le nom arabe de Lucifer et son nom maçonnique dans la légende d'Hiram, débitée et expliquée au grade de Maître (3e degré).

Cela a l'air d'une véritable incantation, et cela se termine, sur un signe du pilote, par une série de cris moins cabalistiques, tels que: — Hourrah commandant!... Hourrah doctore!... Hourrah commissari!... Hourrah papa!... Hourrah Medam-Dourga!... Hourrah baccich!...

Ce qui veut dire, somme toute:

— Hourrah pour le commandant!... Hourrah pour le docteur!... Hourrah pour le commissaire! (bien entendu s'ils sont dans la pirogue), — et surtout: Hourrah baccich! c'est-à-dire: hourrah pour l'étréne qu'ils comptent bien qu'on va leur donner en débarquant.

C'est en cet équipage que nous accostâmes le rivage, et que, la pirogue traînée sur le sable, je pus débarquer.

Je me rendis tout de suite au bureau du port, petite construction insignifiante, où je fus reçu avec une très grande amabilité par le capitaine, un lieutenant de vaisseau, M. de Blacas, descendant de l'illustre famille française, si noblement connue.

Etonné de voir un autre médecin que mon collègue R..., qu'il connaissait bien, il me témoigna sa surprise, et je le mis en deux mots au courant, lui ajoutant que je m'occupais de vieux monu-

ments, de hiéroglyphes, de mœurs et coutumes, et que je serais bien aise de me procurer immédiatement quelqu'un qui pût me servir de cicerone.

— Rien n'est plus facile, me dit M. de Blacas, nous avons ici un vieux brave homme, un peu timbré, par exemple, et nommé Ramassampounotambypalédobachi, qui ne demandera pas mieux que de vous conduire... Seulement, méfiez-vous, il dépare; il a le cerveau fortement dérangé; il vous racontera des histoires à dormir debout.

— Parfait, parfait, dis-je en riant; présentez-moi donc votre Ramassetoutcequiesteni...

Le bonhomme arrivait justement au bureau, à l'annonce du *Meinam* qui toujours lui amenait quelques passagers curieux. Je le toisai d'un coup d'œil. C'était un vieil Indien, d'un noir de cirage, avec barbe et chevelure blanches en abondance. La première chose qui me frappa chez lui, ce fut encore la main en griffe. Ah! ça, serait-ce là une caractéristique spéciale de certaines gens dans l'Inde? pensai-je; serais-je de nouveau en présence d'un luciférien?

Ayant hâte d'en savoir plus long, je conclus illico mon affaire avec lui; et nous voilà installés dans deux pousse-pousse, ces petites voitures poussées par des hommes, et que la dernière Exposition universelle de Paris (1889) a rendues célèbres en Europe.

Nos véhicules allaient de front et doucement. J'interrogeai mon Indien. Il se mit alors à me réciter son boniment habituel à l'usage des voyageurs. Aux premières phrases, je l'arrêtai. Je n'étais pas venu pour visiter le palais du gouverneur, assez piètre construction, d'ailleurs, ni la pharmacie, ni le puits artésien, toutes choses qui m'intéressaient peu; mais je voulais, m'occupant surtout de religions, — et j'appuyai sur ce mot, — de religions, quelles qu'elles fussent, voir des temples, les lieux vénérés ou maudits, des prestiges, en un mot, tout ce qui sortait de l'ordinaire.

Il me regarda, comme s'il voulait me sonder, puis secoua lentement la tête.

— Je sais, fit-il; allons.

Il donna en quelques mots brefs un ordre aux noirs qui nous poussaient, et ceux-ci se mirent à nous faire aller vivement.

Du reste, nous ne sortîmes pas de la ville. Mais, au moment où, derrière le palais du gouvernement, nous allions tourner une rue:

— Quel âge avez-vous? me demanda brusquement mon vieil Indien.

— Onze ans, lui répondis-je sans hésiter.

J'avais compris la question; ma réponse était celle que doit donner tout luciférien, ainsi que Carbuccia

me l'avait enseigné. La cérémonie à laquelle j'avais assisté à Ceylan m'avait donné un peu d'aplomb; cette fois, je ne craignais plus de demeurer interloqué; dans le cas où ma mémoire m'eût fait défaut en ce qui concerne ces dialogues de convention, je pouvais maintenant citer le spectacle auquel j'avais assisté, pour prouver que j'avais eu accès chez les Fakirs.

Cependant, mon bonhomme ne s'en tint pas là; il était luciférien pratiquant, ainsi que je l'avais deviné. Il tenait à procéder à un examen complet.

Il descendit de son pousse-pousse et s'approcha de moi.

— D'où venez-vous? interrogea-t-il.

— De la flamme éternelle.

— Où allez-vous?

— A la flamme éternelle.

Puis, me tutoyant tout à coup:

— Tu le connais donc, le père?

— Je m'en fais gloire.

— Qui es-tu?

— Mon père est celui qui peut tout; je ne puis rien sans lui; je ne suis que son fils adopté.

Il me tendit la main, les doigts joints, l'extrémité recourbée en crochet; je fis de même, et nous accrochâmes nos muins.

— L'heure de ton travail? poursuivit-il.



La vieille Mâhmâh tournait toujours au milieu du bûcher.